

APERÇU
D'UNE NOUVELLE EXPOSITION GÉNÉRALE
D'ART RUSSE À PARIS

Après l'exposition récente de Bruxelles, voici une nouvelle exposition générale qui va permettre au grand public de voir réunis un grand nombre d'artistes nouveaux qui n'étaient connus que par leurs expositions particulières ou des participations aux Salons.

C'est une occasion de chercher à saisir les tendances nouvelles de l'école et de tâcher de définir un peu la physionomie encore mal fixée de plusieurs peintres et sculpteurs.

Nombre d'artistes du groupe illustre du *Mir Iskousstva* forment encore la base solide de l'Exposition de *la Renaissance*, il suffit de rappeler pour la plupart d'entre eux, avec leur production toujours active, le temps de leur agrégation au groupe célèbre et d'indiquer pour certains des plus tard venus les évolutions qu'ils subissent.

Que reste-t-il en effet à dire à un public français, et que reste-t-il à dire à un critique qui les a en quelque sorte suivis dès l'origine de Léon Bakst le génial artiste, aussi gourmand de vives couleurs que sensuel dans la représentation du nu. Son

art appartient à l'histoire et le grand décorateur est mort depuis déjà 8 ans. que reste-t-il à dire du tenace, du fécond Alexandre Benois qui semble un de nos peintres de Versailles et un décorateur de notre vie française ? Non seulement il a fait lui aussi époque — et presque école — : il est entouré de nombre d'artistes qui tiennent à son sang et dont les talents aussi marqués que divers mériteraient tous ou chacun une étude très poussée. Avec son frère et ses enfants signalons tout de suite son gendre Georges Tcherkessov et sa nièce madame Zenaïde Serébraakova, si évocatrice et si colorée.

Que dire aussi qui ne soit pas une redite du précieux et defectable Constantin Souïov et de Constantin Korovine l'un des deux grands peintres dont les noms ont augmenté le lustre de l'école d'hier : Vroubel et Serov. Si le vénérable artiste est un peu moins connu en France que ses cadets du *Monde artiste*, c'est que, pour qu'il le fût autant, il faudrait que l'on connût les vastes décorations dont il a orné tant de monuments de Moscou et la quantité de décors qu'il a faits presque exclusivement pendant si longtemps pour le Grand Théâtre de la même ville. A peine lui a-t-il été donné de peindre à Paris les décors de quelques-uns des derniers opéras russes qui y furent montés. M. Korovine a lui aussi présentement à ses côtés son fils Alexis.

Bilibine, Doboujinski, le prince Schervachidzé et Milbott appartiennent à ce qui fut le second relais du groupe célèbre Bilibine, sûr de lui, comme un parfait miniaturiste de la Cour de Byzance, recueillie constamment à Paris de nouveaux succès. Sa femme, qui fut son élève, Alexandra Tchchékotikina — ou, comme elle signe maintenant Tchéko-Potocka — semble entièrement affranchie de l'art de son maître. Elle recourt à un art aigu qui d'abord surprend, mais à l'originalité duquel on se tenait vite.

Mstislav Doboujinski nous a momentanément quittés

tout en continuant à travailler beaucoup pour la scène, il dirige l'École des Beaux-Arts de Kovno. Le prince Schervachidzé teste le dessinateur et le décorateur si personnel que trop de modestie a porté trop souvent à trop d'effacement. Nous reparlerons ci-après de Nicolas Millotti.

À la troisième étape du *Mir Iskoustva* les artistes les plus représentatifs de leur génération sont madame Gontcharova et Michel Larionov. C'est avec eux que se révéla la première manifestation de l'esprit nouveau qui habite de plus en plus les Russes travaillant en France et dont il faut essayer de se rendre compte.

Façonné surtout à y bien regarder au cours de l'émigration, cet esprit nouveau semblerait plutôt originaire des peintres essaimés de Moscou que de ceux des formations précédentes, provenant surtout de Pétersbourg. Certains jeunes artistes indiquent chaleureusement l'influence qu'exerça sur eux la célèbre collection d'impressionnistes français créée à Moscou par M. Serge Chtchoukine. C'est dans la salle de cette collection que nombre de ces artistes ouvrirent les yeux sur l'art de l'Europe moderne.

C'est là notamment que Michel Larionov perçut, au contact de Sisley et de Monet, les premiers émois de son âme rêveuse, analysant avec finesse les doux accords de la lumière au cœur d'un paysage. C'est là qu'il paraît avoir pris le ton des œuvres de sa première manière, interprétant les matinées bleutées du Dniepre et les bords de la Méditerranée. Présentement acquis à une facture plus colorée, plus vive, il modèle en quelques pétales de fleurs une délicate synthèse de couleurs à la japonaise.

Y a-t-il eu pareil départ chez madame Nathalie Gontcharova ? Cette artiste si réfléchie, si sensitive a trouvé dans les manuscrits persans de merveilleux motifs d'émulation. Personne n'excelle

à mieux habiller et de façon plus variée la typographie d'un album. Ses figures ont un charme et une fraîcheur personnels. On s'en convaincra bien qu'à regarder son panneau de femmes d'Espagne aux grandes mantilles blanches, étagées sur des poignes carrés. Il le prête à ces figures on ne sait quel renouveau des grandes icônes d'André Roublinov le plus élégant et le plus parfait imagier qu'ait possédé, je crois, la Russie.

C'est aussi à l'Espagne, mais dans une vision toute différente — et par la voie très curieuse et très significative du Greco — car aussi épris de nouveauté que soient les artistes russes, ils restent intimement fidèles à leurs origines orientales et byzantines — c'est donc à l'Espagne qu'a présentement abouti M. Nicolas Milhotti. Parti d'une représentation très picturale du XVIII^e siècle que révérait, à ses débuts, le merveilleux animateur du *Monde artiste*, Serge Diaghilev, et que réalisait surtout, aux premières heures, en son métier si substantiel, Constantin Soumou, Milhotti s'éloigne actuellement de ses évocations délicieuses de vieux palais italiens et de figures de la Comédie italienne. Aujourd'hui plaçant son chevalet à Tolède dans les coins même d'où le Greco dessinait la ville; il peint fiévreusement les monuments et les murs qu'il a sous les yeux, en couvrant parfois tout le ciel des nuages d'un orage romantique et en en suscitant d'autres fois l'âme artistique dans une tête de fantaisie, souvent dessinée d'après ses traits, qu'il pénètre d'un esprit et d'un style très XVII^e siècle. Fort inventif, Milhotti outre, à l'heure présente, des toiles du goût le plus piquant qui soit. Très amoureux du beau métier, il peint en de grandes toiles 30-40 des fleurs ou il prodigue le brio de sa science technique. Avec toutes ces ressources, il est peu étonnant que Milhotti soit devenu le portraitiste des hommes de lettres français. On connaît entr'autres ses portraits de Paul Valéry et d'André Maurois.

Dans cette direction nouvelle, très marquée et dominante

de l'école russe vers la recherche de l'élément pictural proprement dit, vers cet abandon progressif et presque total du "sujet" si cher aux âges précédents, se sont engagés et s'enfoncent de plus en plus deux artistes presque à un même degré dessinateurs et peintres : Alexandre Iakovlèv et Boris Grigorièv. Tous deux appartiennent ainsi que Basile Schoukaïèv, à la quatrième et avant-dernière époque du *Mir Iskoustva*. M. Iakovlev peindrait-il aujourd'hui la composition si bien ordonnée de son *Théâtre Chinois*? Ses "croisiers" de tant de millions de kilomètres en Afrique et en Asie l'ont un peu rassasié peut-être de la multiplicité des types humains qu'il y a dessinés et dont il a commencé à les illustrer. A l'une de ses dernières expositions, il paraissait s'intéresser plus qu'à toute autre chose aux belles taches de couleurs et aux "rendus" d'une facture vive. Boris Grigorièv, un des peintres éminents de l'école, paraît gagné au même idéal qu'il a surtout manifesté dans ses magnifiques gouaches rapportées du Chili. Basile Schoukaïèv, si "réel" dans ses natures mortes, ne s'en éloigne guère non plus et ne s'en est d'ailleurs jamais beaucoup plus éloigné.

A mi-chemin des tendances anciennes et de celles qui prévalent, on peut placer Joseph Braz, aquarelliste et portraitiste, Pierre Lakhovski, M. Srédièv, peintres d'intérieurs de belle réalisation, et M. Roundalzoï, maître-graveur. M. Serge Joukovski, M. Chirnaï relèvent encore du *Mir Iskoustva*. Pierre Nilous réveille d'une note rouge à l'anglaise ses personnages du second empire.

Dmitri Stelletski, le principal peintre religieux subsistant dans la tourmente actuelle, garde sa figure à lui. Connaissant à fond le style des icônes, auxquelles il a raisonnablement rattaché la peinture des sanctuaires et dont s'était trop écarté Victor Vasnetzov, il orne patiemment avec une ferveur ingénieuse les quelques églises orthodoxes qui restent à décorer; il faut

signaler à qui ne le connaîtrait pas encore l'œuvre qu'il a accomplie à l'ermitage de Saint-Serge, rue de Crimée

L'influence française, indiquée ci-dessus et qu'il subit dès la Russie, a touché également un jeune artiste descendant d'une famille française très anciennement émigrée en Russie, Dmitri Bouchène qui fut, encore tout jeune, extrêmement frappé par l'Exposition française organisée à Pétersbourg en 1912. Il peint d'attachantes vues de France et d'Italie d'un réel merveilleusement accordé : il peint à la gouache ou dessine au pastel des fleurs légèrement assemblées dont on ne doit jamais pouvoir se fatiguer. André Béliorodov semble, au contraire, exclusivement un peintre de vues d'architecture. Sauf des coins de Venise, ces vues sont constamment empruntées à Rome ou à l'Italie antique. Ses œuvres ont déjà mérité depuis longtemps les éloges de nos écrivains les plus raffinés. J. L. Vaudoyer et H. de Regnier ont écrit les introductions à ses expositions. C'est assurément l'architecturiste russe le plus ému. Proche de ces peintres de ville se range Alexandre Ziloty, soigneux et fin, qui peint aujourd'hui New-York et des vues d'avion. M. Sologoub avec sa vigueur connue peint, je crois, la Hollande

Le prince Serge Schtcherbatov en sympathie ancienne avec tous les artistes du *Mir Iskousstva*, garde des éléments russes à des influences italiennes et françaises. Amateur de tons se rapprochant le plus possible de la détrempe, il peint toujours sur des toiles "absorbantes". A côté de paysages de Cimex, luxuriants et clairs, il expose un *Carroussel provençal*, de tons et de composition bien balancés et un paysage de Seine-et-Oise, témoin de sa manière actuelle. Pierre Volkonski établit largement ses paysages et partage avec madame Longuine Volkonski un brillant renom de portraitiste.

Un peintre d'une formation intellectuelle bien différente

de tous ces derniers artistes aurait assurément conquis une place très grande. C'est Abraham Mintchine qui semble être fait tout seul dans "l'atmosphère française". Sorti de Russie à 25 ans, il y avait travaillé une dizaine d'années chez un joaillier, et après un séjour de deux ans à Berlin, il était arrivé à Paris, où il fit, dans les six années qui lui restaient à vivre, son œuvre, ainsi qu'à Collioure et à Toulon. Sa peinture, en contradiction avec sa débilité physique, est vigoureuse, pleine, grasse, — gaie aussi. Elle connaît des tons francs et très fins, juxtaposés. Elle oscille insensiblement du jaune à l'orange, et au vermillon et s'exalte dans l'ocre. Mintchine a de très beaux portraits et de très beaux canaux. Entre les peintres formés en France, hors de l'emprise ancienne, et qui s'affirment, sa mort fut une perte vive.

Constantin Téréchkovitch offre une jolie naïveté de visions servie par une main souple. Peut-être n'est-il pas encore entièrement évadé de l'impressionisme dont il aime la vigueur fraîche et quelques tons acides. Il semble préoccupé d'un orientalisme lointain et songe parfois à Gauguin.

Paul Tchélitchév est de ceux à qui demain appartient. Passionné de tout mode de facture, il cherche sa forme avec une volonté tendue. Naguère il fit des anatomies, comme crépies "au sable" et des œufs revêtus d'une double coque calcaire. Aujourd'hui délaissant ces temps qu'il appellerait presque ceux de "la cruche", il revient à une peinture moins maternelle, et, disons-nous, plus "mentale". Il réalise avec force de belles têtes de gens du cirque et de fermes anatomies. Ses dessins très nombreux, et toujours vu d'un bloc, sont toujours "lavés", signe révélateur, — ou battus à coups d'une plume molle; ils ne sont jamais d'allure "graphique" et faits au crayon.

Ni le goût du métier, ni le goût "français" (soit dit sans acception "nationaliste") ne sont pas pour effrayer, je crois.

Grigory Cheltiane, il signe Sceltian et Chiltian. Il aime les réalisations de la nature morte et une matière un peu dense, marquée d'un peu d'accent italien. M. Cheltiane a peint avec un réalisme moderne quelques types italiens, grandeur nature, et de grands nus plastiques induisant à se souvenir du Caravage. Il termine un grand portrait du prince Serge Volkonski, le célèbre critique dramatique; c'est un témoignage de vérité et de force.

En grand progrès, parmi ces jeunes hommes je vois aussi Léonard Bounatiane-Bénatov, le gendre de Philippe Malliarine, — qui fut de la première équipe du *Monde artiste* et se montre toujours alerte et coloré. Bénatov, d'abord, constructeur de figures frustes, allège sa palette, s'assouplit et assure son goût.

Quelle joie de voir bientôt à loisir en une exposition bien classée les envois de plusieurs peintres déjà réputés et que pourtant je connais mal, ou, hélas, pas du tout encore. Une couleur aussi nourrie, aussi fougueuse que celle de M. Soutine, un choix aussi heureux que le sien dans la conservation ou la déformation des formes, une si juste concentration de l'intérêt sur le point essentiel de la toile sont assurément un régal, alors même qu'il y a à faire des réserves sur une excentricité qui, eu se multipliant, serait plus dangereuse qu'une savoureuse protestation. C'est une délectation, je crois, que l'emportement de M. Gritchenco, l'illustrateur de Constantinople, le peintre des natures mortes à la pâte compacte, tirées de la vie marine. Les œuvres de MM. Gluckmann, André Lanakoi, Léon Zak, Glouchichensko, Morosov et Chiriaev, celles de Madame Maslenikov, offrent assurément bien des séductions ainsi que celles de MM. Mako et Moussatov, découverts hors de France, me dit-on, par Boris Grigoriév.

La sculpture russe a présenté, on le sait, une spontanéité fulgurante, plus surprenante encore que celle de la peinture, passée pourtant en moins de 75 ans de la peinture d'icônes, étroi-

tement déterminée. à la peinture proprement dite. En Russie, au cours de l'histoire, nulle trace de sculpture, et, dès la fin du XVIII^e siècle, l'école offre déjà une équipe intéressante, qui, en une suite honorable, s'est continuée jusqu'à nos jours. Aujourd'hui la sculpture russe compte à la Galerie de *La Renaissance* une dizaine de représentants de premier intérêt.

Tout de suite après Antokolski parut Paul Troubetskoy. Quel modernisme apporté à l'expression de son temps par ces statuettes ! Quelle puissance et quelle élégance dans le traitement des masses dénotaient son portrait familial du comte Witte et sa statue équestre d'Alexandre III ! Le prince Troubetskoy saisit aussi ingénument les formes et réalise avec une même vie et une même nervosité ses images de jeunes femmes. — aujourd'hui des Américaines. — Les cow-boys lui ont imprimé une série splendide dont nous verrons, si faut l'espérer, quelques-uns ainsi que son buste de Beethoven, très attendu.

La netteté de sa vision même Madame Chana Orlov à des représentations synthétiques d'une parfaite intelligence et si modernes qu'elles ont paru caricaturales. Pourtant elle sont si justes qu'elles résistent à l'oubli. La réputation de M. Aronson est si établie qu'elle ne peut plus rien désirer.

L'œuvre de M. Gourdjane a conquis le monde par sa précision et son souffle. Formé lui aussi en France. Akop Gourdjane ne doit cependant à notre pays que son éducation. Il semble un sculpteur antique, d'origine orientale, comme il dut y en avoir sans doute dans les ateliers de Grèce et qui se rattacheraient, par de lointains atavismes, aux vieux arts de l'Asie et de l'Égypte. Tout ce qu'il fait a fait réalisé dans la matière la plus dure. Son œil sait extraire de toute vision, même la plus frêle, la forme la plus sculpturale et la plus monumentale. " Ses portraits d'animaux ", comme il dit, sont tellement pénétrés d'individualité qu'il ne semble vraiment pas y en avoir beaucoup plus dans

les têtes des personnages, de si grande notoriété pourtant, qui ont posé devant lui.

M. Soudbimine, cet artiste, si je puis dire, multilatéral, exposera heureusement quelques-unes des meilleures œuvres de son ancienne production, car il se désintéresse depuis plusieurs années de la sculpture pour s'adonner tout entier à l'art du grès (où il égale au reste nos maîtres les plus en renom). A côté d'un *E. schomo*, de type renouvelé, on verra de lui le buste de M. Mellon, et l'un de ces groupes, dans la note du *quattrocento*, qu'il revêtait de si belles laques.

Tous les sculpteurs russes actuels sont non moins friands de la maîtrise des matières que les peintres de technique picturale. M. Zadkine, comme les deux précédents artistes — ou peut-être même un peu plus qu'eux — pratique *en personne*, avec tant d'ardeur toutes ces matières, que l'on pourrait presque dire de lui, comme on l'a fait de nos vieux constructeurs qu'il "pense en matériaux". Il maîtrise tous les granits, toutes les laves, tous les bois les plus rudes. Il flaire et inscrit en chaque bloc le galbe qu'il appelle ou semble appeler le plus nécessairement. Ses formes allusives n'ont pour but que d'offrir des jeux à la lumière. C'est, on le verra, à ses trois beaux envois, un bien subtil et bien profond artiste que M. Zadkine.

M. Androussov s'est depuis quelque temps spécialisé dans la terre cuite. Il fait surtout des figures de femmes plutôt parées de qualités animales que de celles de la vie la plus récente, et allonge des silhouettes d'éphèbes montés à cru sur des chevaux seulement indiqués qui paraissent extraits de vieux tombeaux chinois. M. Ouline semble lui aussi avoir adopté la terre cuite pour ses petites œuvres si drues et si solidement construites.

Mademoiselle Cléo Béklemichév, sculpteur et de père et

de mère, cherche attentivement le modelé le plus fin comme faisait Auguste Rodin à ses débuts. Ses jeunes nus sont de la composition mieux vue et le mieux ordonnée. Son buste de M. Guy de Pourtalès semble lumineux. La vie intellectuelle le baigne comme si l'écrivain prêtait l'oreille aux grandes musiques dont il se délecte et s'il entrevoyait un de ces paysages d'Extrême-Orient qui lui sont familiers. Heureuse rencontre de la culture de l'artiste et de celle du modèle.

Bref, exposition merveilleusement attrayante qui assure de la profonde vie de l'art russe en ces temps de difficultés si dures.

Denis ROCHE.

*Membre associé de l'Académie des Beaux-Arts
de Saint-Petersbourg.*